



Nelson Mandela ✿ Queen Rania  
Chimamanda Ngozi Adichie ✿ Paulo Coelho  
Ishmael Beah ✿ Devli Kumari  
Dakota Blue Richards ✿ Michael Morpurgo  
Rowan Williams ✿ Beverley Naidoo

# Des histoires pour la défense de l'éducation

Ce livre, créé par la Campagne mondiale pour l'éducation, rassemble des nouvelles rédigées par des personnalités influentes du monde entier. Ces récits racontent comment l'éducation peut transformer la vie et rappellent les difficultés de ceux qui sont privés de toute chance d'apprendre. Lisez ce recueil, et ajoutez ensuite votre nom à la fin pour contribuer à donner une possibilité d'éducation à tous.

[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)

Campagne Mondiale pour  
**l'EDUCATION**  
[www.campaignforeducation.org](http://www.campaignforeducation.org)

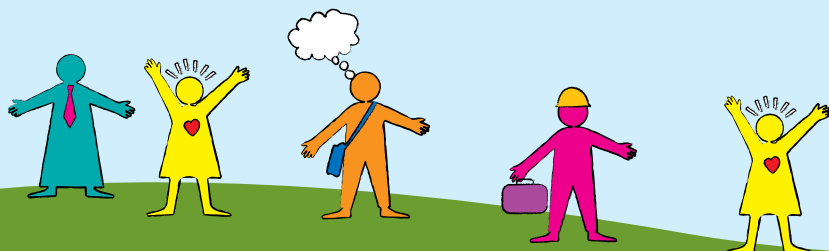
## Comment participer à la Grande Lecture :

1. Lisez ou écoutez une histoire de ce livre
2. Ecrivez votre nom sur la dernière page
3. Envoyez le message de la dernière page à votre gouvernement
4. Informez-nous de votre participation  
(en ligne ou avec le formulaire à la fin du livre)

En même temps que vous, des gens du monde entier participent à la **Grande Lecture**. Ce livre est diffusé dans plus de 100 pays.

Vous pouvez lire le livre sur Internet ou le télécharger depuis notre site Web. Pour être informé du déroulement des manifestations de la **Grande Lecture**, inscrivez-vous en ligne sur :  
**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

Les manifestations de la **Grande Lecture** ont lieu pendant toute la Semaine d'action (20-26 avril 2009). Ce livre avec tous les noms des participants sera ensuite remis aux dirigeants mondiaux et à l'ONU. N'oubliez pas d'y ajouter votre nom avant le 8 mai 2009.



# Kailash Satyarthi

Chers lecteurs,

Lire : ce que vous faites en cet instant, un habitant sur cinq de la planète ne peut pas le faire.

Près d'un milliard de personnes dans le monde sont illettrées et se trouvent ainsi privées de la lecture de ce livre formidable, et de bien davantage. Elles sont privées d'éducation – et ainsi, les plus pauvres resteront pauvres. Incapables de lire ou d'écrire, ils seront piégés dans la misère pendant toute leur vie, luttant pour survivre, s'occuper de leur famille, se procurer à manger et mettre leurs enfants à l'école. La majorité de ces personnes sont des femmes.

C'est un fait simple, qui peut être corrigé. Il est possible de donner à tous une chance de s'instruire. Presque tous les gouvernements ont promis d'offrir à leurs citoyens une éducation gratuite et de qualité d'ici à 2015. Ils se sont même engagés à le faire, mais malheureusement, ils n'ont pas tenu leurs promesses. L'éducation est non seulement un droit, mais aussi l'un des investissements les moins coûteux qu'un gouvernement puisse faire.

Nous espérons que vous prendrez plaisir à lire l'une des excellentes histoires qui composent ce livre. Il y en a pour tous les goûts, avec le discours de N. Mandela sur l'importance de l'éducation en Afrique du Sud, ou les récits rédigés spécialement pour la Grande Lecture par Chimamanda Ngozi Adichie, une femme écrivain qui a remporté plusieurs prix, ou par la Reine Rania, qui se bat pour l'éducation.

Après avoir lu l'une de ces histoires, veuillez ajouter votre nom à la fin de ce livre, au nom des millions de gens qui en sont incapables. Ce faisant, vous rejoindrez des millions d'autres personnes pour exiger une chance d'apprendre pour tous.

Notre campagne cette année est axée sur l'alphabétisation des jeunes et des adultes et la formation tout au long de la vie. Nous transmettons les listes de noms aux dirigeants nationaux en les exhortant à mettre en place des politiques et des financements permettant à chacun d'accéder à l'éducation, afin de forger notre présent et l'avenir des générations futures.

Ensemble, prenons la route qui mène à l'Éducation pour tous.



*Kailash*

 **Président de la Campagne mondiale pour l'éducation**

# Dakota Blue Richards

Dakota Blue Richards est née à Londres le 11 avril 1994. A l'école primaire, elle suivait le week-end des cours d'art dramatique. Elle adore jouer la comédie, qu'elle considère néanmoins comme un hobby plutôt qu'un choix de carrière.

Très jeune, Dakota s'est plongée dans la saga de Philip Pullman : 'A la croisée des mondes', dont elle a aimé tous les livres et en particulier le personnage de Lyra, véritable garçon manqué. Lorsqu'elle a appris qu'on allait en faire un film, elle s'est précipitée aux auditions et a décroché le rôle de Lyra Belacqua dans 'La Boussole d'Or'. Elle a été nominée à diverses récompenses dont le Prix de la Critique et envisage de continuer dans cette voie qu'elle souhaite cependant combiner avec un travail de professeur remplaçant.



## Ed et son ami Cassidy

✿ écrit et illustré par Dakota Blue Richards

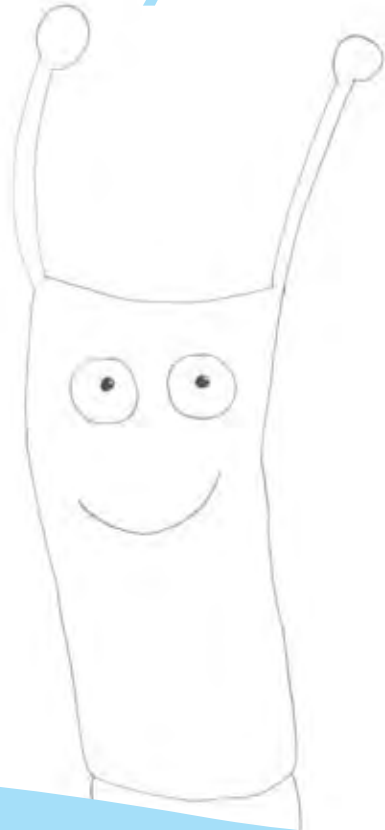
Ed l'insecte-brindille est un insecte très spécial.

Il est presque aussi long qu'un petit bâton,

presque aussi épais qu'un petit bâton et...il sait parler..

Voici Ed ➔

Ed aime regarder les enfants par la fenêtre de l'école et c'est comme ça qu'il a appris à lire et à écrire. Ed aime lire des livres et apprendre des choses. Son livre favori, c'est 'Bilbo, le Hobbit' de J.R.R. Tolkien.



Ed, sa plus grande ambition, c'est d'aller à l'école, mais malheureusement, il n'existe pas d'écoles pour les insectes-brindilles. Cette histoire raconte comment Ed s'y est pris pour réaliser son rêve.

Un jour Ed décida d'organiser une manifestation. Il travailla très dur pour faire une pancarte. Puis, il vint se poster devant l'école.

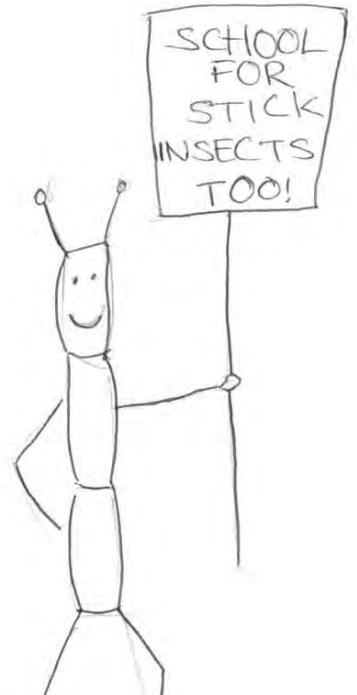
Mais personne ne faisait attention à lui. Des gens avaient même failli l'écrabouiller. Ed décida que manifester tout seul ne valait rien.

Alors il fit une autre pancarte pour annoncer sa campagne, et qui disait ceci :

LES INSECTES-BRINDILLES  
DOIVENT AUSSI  
POUVOIR ALLER

A L'ECOLE !  
RENDEZ-VOUS  
ICI, CE JOUR,  
A 4h00

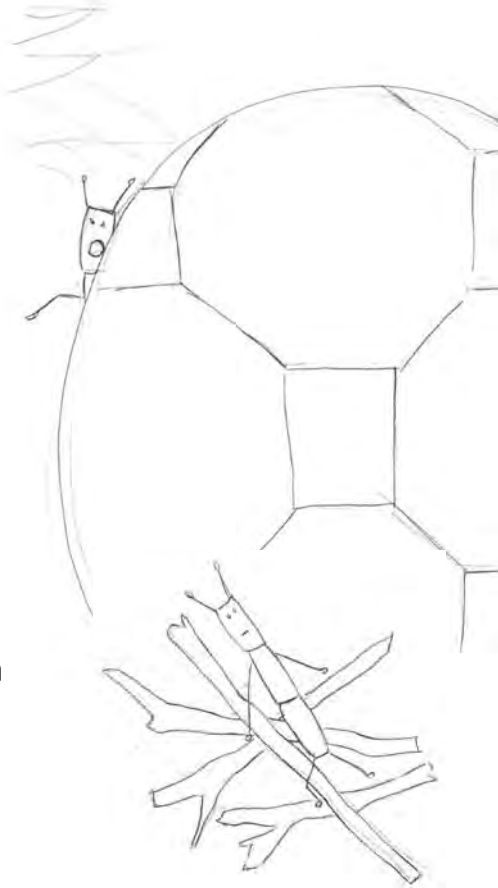
Ed attendit, mais personne ne vint. Au moment où il s'apprêtait à rentrer chez lui,



Il entendit une voix derrière lui.  
'Bonjour', dit le garçon.  
'Vous êtes venu pour la réunion ?'  
demanda Ed (plein d'espoir)  
'Oui. Je m'appelle Cassidy', fit-il en  
souriant.

A compter de ce jour , Ed et Cassidy  
devinrent les meilleurs amis du  
monde.  
Ils s'amusaient beaucoup ensemble.  
Jouaient au foot dans le parc.  
Jouaient à 'va chercher' avec le chien  
(bien que ce jeu rende Ed un peu  
nerveux).  
Jouaient à 'cache-cache', (le jeu  
préférée de l'insecte-brindille).

Ed et Cassidy lisaient des livres  
ensemble  
Et c'est ensemble encore qu'ils  
protestaient devant l'école.  
Mais le maître finissait toujours par  
faire rentrer Cassidy  
qui devait laisser Ed protester tout  
seul..



Ed et Cassidy se dirent finalement que protester devant l'école n'était pas suffisant. Ils demandèrent audience à la Reine.

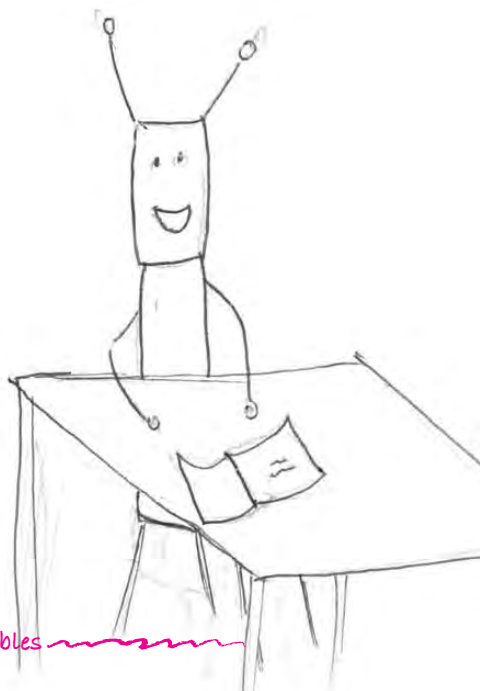
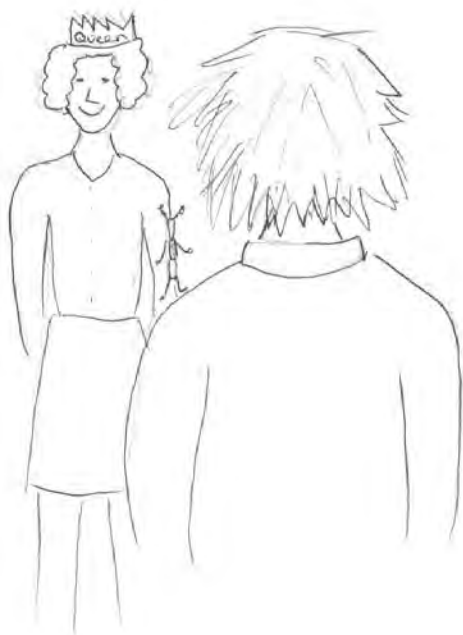
'Je suis tout à fait d'accord', dit-elle 'Tout le monde devrait avoir le droit d'aller à l'école.'

Elle parla à des personnes très importantes qui firent des arrangements très importants.

Désormais, Ed va tous les jours à l'école et apprend tout un tas de choses nouvelles.

Toutefois, la chose la plus importante qu'il ait appris, c'est que si l'on travaille ensemble on peut changer le monde.

Son seul problème aujourd'hui c'est que le maître ne le croit pas quand il lui dit que le chien a mangé ses devoirs !



**LISEZ CE CI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables*

[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Chimamanda Ngozi Adichie

Chimamanda Ngozi Adichie est née au Nigéria. Elle est l'auteur de deux romans : *L'hibiscus pourpre*, qui s'est vu décerner le Prix des Ecrivains du Commonwealth et le Prix de la Fondation Hurston/Wright, et *L'autre Moitié du Soleil*, nominé pour le Prix du Cercle National des Critiques Littéraires et lauréat du Prix Orange 2007. Ses nouvelles ont été publiées dans *Granta* et le *New-Yorker*. Membre honoraire en 2005/2006 de la Hodder Fellowship à l'Université de Princeton, elle est également titulaire d'une Maîtrise d'Études africaines de l'Université de Yale.



## “CHINASA”

Par Chimamanda Ngozi Adichie

Il me semble que ça s'est passé en janvier. Il me semble que c'était janvier parce que la terre était assoiffée et que les bourrasques sèches de l'Harmattan avaient couvert ma peau, la maison et les arbres de poussière jaune. Je ne suis plus très sûre. Je sais que c'était en 1968, mais ça aurait pu être en décembre ou en février ; je n'ai jamais été très sûre des dates pendant la guerre. Ce dont je suis certaine, en revanche, c'est que ça s'est produit un matin -le soleil était encore doux, celui dont on dit qu'il est bon pour la peau et stimule la vitamine D. Quand j'ai entendu les détonations –Boum ! Boum !- j'étais assise sous la véranda de la maison que je partageais avec deux autres familles, en train de relire mon exemplaire chiffonné du livre de Camara Laye, *L'Enfant Noir*. Le propriétaire de la maison était un homme qui avait connu mon père avant la guerre et qui, lorsque j'étais arrivé après la chute de ma ville, ma valise défoncée à la main et n'ayant nulle part où aller, m'avait proposé une chambre gratuitement, car, disait-il, mon père avait été très bon pour lui. Les autres femmes de la maison se répandaient en commérages à mon propos, disant que je rejoignais la nuit le propriétaire dans sa chambre et que cela expliquait pourquoi je ne payais pas de loyer. J'étais dehors, ce jour-là, avec l'une de ces calomnieuses. Elle était assise sur les marches de pierres lézardées et allaitait son bébé. Je l'observais un moment, son sein ressemblait à une orange flasque, vidée de tout son jus, et je me demandais si le bébé en tirait quelque chose.

Lorsque nous entendîmes les explosions, elle se leva d'un bond, son bébé dans les bras, et courut à l'intérieur pour aller chercher ses autres enfants. Boum ! On aurait dit le grondement du tonnerre, celui qui roule à travers ciel, et qui dit haut et fort l'orage qui approche. Je restais planté là un moment à me dire que c'était peut-être bien le tonnerre ; je me revoyais, avant-guerre, dans la cour de la maison de mon père, sous l'anacardier, à



attendre la pluie. La cour était pleine d'arbres fruitiers que je me plaisais à escalader même si mon père me taquinait en disant que ce n'était pas convenable pour une jeune fille, et que peut-être certains des hommes qui voulaient lui apporter du vin allaient changer d'avis lorsqu'ils entendraient dire que je me comportais comme un garçon. Mais, mon père ne m'avait jamais dit d'arrêter. On disait qu'il me gâtait trop, que j'étais sa préférée. Aujourd'hui encore certains parmi nos parents prétendent que si je ne suis toujours pas mariée, c'est de la faute de mon père.

Quoi qu'il en soit, en ce matin d'Harmattan, le bruit se faisait de plus en plus fort. Les femmes sortaient en courant avec leurs enfants. J'aurais voulu courir avec elles, mais mes jambes ne répondaient pas. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre de bruit, bien sûr, la guerre avait deux ans et déjà mes parents étaient morts dans un camp de réfugiés à Uke, ma tante à Okija, mes grands-parents et mes cousins à Abagana dans le bombardement du marché de Nkwo, bombardement qui emporta aussi le toit de la maison de mon père et auquel j'ai survécu de justesse. Oui, ce matin-là, ce matin d'Harmattan et de poussière, je connaissais déjà ce bruit.

Boum ! Je ressentis une légère secousse sous mes pieds à l'endroit où je me tenais. Mais je ne me décidais toujours pas à courir. Le bruit était si fort à présent que ma tête bourdonnait et que j'avais l'impression que l'on soufflait une crème brûlante à mes oreilles. Puis je vis des cratères s'ouvrir dans le sol explosé tout près de moi. Je vis de la fumée et une pluie de débris de bois, de verre et de métal. Je vis la poussière se soulever. Je ne me rappelle plus vraiment du reste. Quelque chose en moi était si las que, pendant quelques minutes, j'ai souhaité que ces bombes m'apportent enfin la paix. Je ne saurais dire dans le détail ce que j'ai fait ensuite – si je me suis assise par terre, si je suis rentrée tête baissée à l'intérieur de la ferme ou si je me suis effondrée sur le sol. Toujours est-il que lorsque le bombardement a cessé, je descendais la rue en direction de la foule qui s'était formée autour des blessés et me retrouvais penchée sur un corps allongé par terre. Une fille, qui pouvait avoir quinze ans. Ses bras n'étaient plus qu'un amas de chairs sanguinolentes. Ce n'était pas le moment de faire de l'humour, mais à la voir comme ça, les bras mutilés, elle ressemblait à une chenille. Pourquoi ai-je emmené cette fille dans ma chambre ? Je n'en sais rien. Il y avait déjà eu beaucoup de bombardements avant celui-ci – nous étions à Umuahia où nous avons essuyé le gros des bombardements parce que c'était la capitale. Et même si j'avais aidé à soigner les blessés, jamais je n'en avais ramené chez moi. Mais j'avais pris cette fille dans ma chambre. Elle s'appelait Chinasa.



J'ai pris soin de Chinasa pendant des semaines. Le propriétaire lui avait fabriqué des béquilles avec du bois de récupération et même les colporteuses de ragots lui apportaient des petits cadeaux, de l'ukpaka ou des ignames frites. Elle était mince, petite pour son âge, comme beaucoup d'enfants durant la guerre, et elle avait cette façon de vous regarder

droit dans les yeux, directe mais jamais impolie, qui lui donnait l'air plus vieux que son âge. Elle faisait semblant de ne pas avoir mal lorsque je nettoiyais ses plaies avec du gin artisanal, mais je voyais les larmes lui monter aux yeux, et je devais moi aussi ravalé mes larmes au spectacle de cette fille devenue, à cause de la guerre, une femme pleinement mature pour avoir grandi trop vite. Elle me remerciait souvent, trop souvent. Elle disait être impatiente d'être suffisamment remise pour m'aider à la cuisine et au ménage. Le soir, après que je lui ai donné sa bouillie, je venais m'asseoir près d'elle pour lui faire la lecture. Ses bras ne bougeaient pas sous les bandages, mais son visage était des plus expressifs, quand, dans la lumière vacillante et crue de la lampe à kérosène, elle riait, souriait, ricanait, tandis que je lisais. J'avais perdu beaucoup de mes affaires à courir de ville en ville, mais j'avais toujours pu emporter quelques-uns de mes livres, et de lui lire ces livres me procurait une joie nouvelle, je les redécouvrais à travers les yeux de Chinasa. Elle se mit à poser des questions, à contester dans les histoires les comportements des protagonistes. Elle me questionnait à propos de la guerre, de moi.

Je lui parlais de mes parents qui avaient décidé que je devais être éduquée et m'avaient envoyée au Collège de Formation des Maîtres. Je lui dis combien j'avais apprécié mon travail d'enseignante à Enugu avant la guerre et combien j'étais triste lorsque l'école avait fermé pour devenir un camp de réfugiés. Elle me fixait avec une grande intensité pendant que je parlais. Plus tard, un soir où elle avait entrepris de m'apprendre à jouer au nchokolo et m'expliquait comment répartir des pierres entre des boîtes dessinées sur le sol, elle me demanda si je voulais bien lui apprendre à lire. J'étais effarée. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'elle pouvait ne pas savoir lire. En y repensant, je n'aurais pas dû être si présomptueuse. Son histoire était assez classique : des parents fermiers dans la région d'Agulu qui s'étaient battu pour envoyer ses deux frères à l'école de la mission mais l'avaient gardée à la maison. Peut-être était-ce son intelligence, sa vivacité d'esprit et la sagesse pénétrante de sa façon d'envisager toute chose qui m'avait fait oublier la réalité de sa condition première.

Nous commençâmes les leçons le soir même. Elle connaissait l'alphabet pour l'avoir déchiffré dans quelques livres de son frère et je ne fus pas surprise de constater qu'elle apprenait très vite, et qu'elle travaillait dur. Quelques mois plus tard, alors que la rumeur courrait d'une reddition imminente de nos généraux, Chinasa me lisait un passage de son livre préféré, *L'Enfant Noir*.



Le jour où la guerre prit fin, Chinasa et moi étions sorties rejoindre nos mauvaises langues et nos autres voisins en bas de la rue. Nous avons crié, et ri, et chanté, et dansé. Des femmes pleuraient. Leurs larmes étaient d'épuisement, d'incertitude et de soulagement. Les miennes aussi. Mais je pleurais surtout parce que j'aurais voulu ramener Chinasa chez moi, dans ma maison, ou ce qu'il restait de ma maison à Enugu ; j'aurais

voulu qu'elle soit la fille que je n'aurai jamais, qu'elle partage ma vie désormais vide de tous mes êtres chers. Elle me serra dans ses bras, et refusa. Elle voulait partir à la recherche de ceux de sa famille qui avaient pu survivre. Je lui donnais mon adresse à Enugu et le nom de l'école où j'espérais pouvoir reprendre mes cours. Je lui donnai l'essentiel du peu d'argent que j'avais. « Je viendrais te voir bientôt », dit-elle. Elle me regardait avec une gratitude embuée de larmes, je la serrais contre moi et j'eus le pressentiment du chagrin à venir. Elle allait retrouver des parents et la vie prendrait le pas sur sa belle promesse. Je savais qu'elle ne reviendrait pas.





Nous sommes à présent en 2008 et hier matin, un matin pas vraiment différent de cet autre matin, quarante ans plus tôt, j'ai ouvert le Guardian dans le salon de ma maison d'Enugu. Je revenais à peine de ma promenade matinale – mes amis prétendent que ces promenades quotidiennes sont la raison pour laquelle je ne ressemble pas à une septuagénaire – pleine de cet optimisme béat que procure, dans la marche, le changement d'allure et de rythme cardiaque. J'avais suivi les récentes informations nationales au sujet de la nomination par le gouvernement de nouveaux ministres, mais assez vaguement. Après avoir vu ce pays passer régulièrement d'une direction inepte à une autre, je ne trouvais plus grand-chose de passionnant dans tout ça. J'ouvris le journal pour lire qu'un Ministre de l'éducation, une femme, venait d'être nommé et qu'elle venait de donner sa première interview. J'étais assez contente, il fallait davantage de femmes au gouvernement, et les Nigériens avaient pu se rendre compte à quel point la précédente Ministre des Finances avait fait du bon travail. Et le visage du nouveau ministre, sur une photographie en noir et blanc qui barrait la moitié de la page, me parut soudainement familier. Je l'examinai attentivement et, avant même d'avoir lu son nom, je sus que c'était Chinasa. Les joues s'étaient un peu étoffées, bien sûr, et les traits avaient perdu cette vague imprécision de la jeunesse, mais elle n'avait pas tellement changé.

Je me précipitai sur l'interview, les mains un peu tremblantes. Elle avait été envoyée à l'étranger peu après la guerre par l'intermédiaire de l'une des nombreuses agences internationales qui venaient en aide aux jeunes gens ayant particulièrement souffert du conflit. Elle avait suivi brillamment plusieurs cursus. Elle s'était mariée et avait trois enfants. Elle était devenue professeur de littérature. Mes mains se mirent à trembler furieusement à l'évocation de la genèse de son amour des livres : « Une bonne fée, pendant la guerre, a été ma marraine, » dit-elle sans plus.

Je contemplai longuement son visage, imaginant ce qu'avait pu être sa vie, jouant avec l'idée de la contacter, réalisant que jamais, dans toute ma vie, je ne m'étais senti aussi fière, avant de refermer le journal et de le mettre de côté.

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Rania, Reine de Jordanie



*Sa Majesté la Reine Rania Al Abdullah de Jordanie est une figure internationale de la défense de l'éducation universelle. Convaincue que l'éducation est la clé pour sortir du cycle fatal de la pauvreté, Sa Majesté mène campagne pour une plus large prise en compte de l'éducation des filles. Elle consacre une grande part de son énergie à multiplier les opportunités et encourager les partenariats innovants public/privé pour améliorer l'accès et la qualité des écoles. En mars 2008, la Reine lançait son projet 'Madrasati' (Mon école, en arabe), une initiative destinée à rénover quelques 500 établissements parmi les plus vétustes de Jordanie et s'assurer que tous les jeunes Jordaniens puissent bénéficier d'aires de jeux et de classes claires, sûres et bien équipées.*

## Maha des Montagnes

*Par Sa Majesté la Reine Rania Al Abdullah*

✿ (Cette histoire se passe au Moyen-Orient)

Les garçons lui jetaient des pierres, criaient, se moquaient d'elle. « *Ya a'lylet al a'dab ! Tu n'as aucune moralité !* »

Encore quelques pas et elle serait à la maison. « *Ma btistahi ! Tu devrais avoir honte !* »

Maha luttait pour retenir ses larmes sous les injures, qui font plus mal que les pierres. Enfin ! La petite maison en terre battue de la famille. Soulagée, elle ferma la porte derrière elle. Dehors, les garçons continuaient leur persiflage. « Maha, ha, ha ! L'école, c'est pas pour les filles ! » L'un d'entre eux lança une grosse pierre, de toutes ses forces, contre la porte. Ils éclatèrent de rire et s'enfuirent.

Maha soupira. Ce n'était même pas son premier jour. Imaginez-la avec ses livres. Imaginez-la quittant le village pour de bon et prenant à pied, pour la première fois, le chemin de l'école.

« Ils vont m'attendre. Ils vont me jeter encore plus de cailloux et Allah sait quoi d'autre. Mais je veux aller à l'école, c'est *ma* décision. Et je ne me laisserai pas impressionner. »

Maha s'effondra sur son lit et prit une profonde inspiration. Du moins on était vendredi ; pas besoin de coudre ni de vendre ses broderies. Elle se mit en boule, essayant de se reposer.

Les derniers mois avaient été épuisants. Les disputes avec son père. Les railleries de ses frères. Et les autres garçons du village qui s'y mettaient, à présent. Tout le monde, semblait-il, lui était hostile.

Sauf Mama. Merci, mon Dieu, pour le réconfort des bras de Mama. Mama qui, elle-même, n'était jamais allé à l'école mais soutenait Maha, en essayant de convaincre son

père que même une fille devait avoir une chance d'apprendre.

« Maha, tu n'arrêtes donc jamais ? », avait aboyé son père au dîner. « C'est quoi cette lubie d'aller à l'école ? Tu sais que nous n'avons pas les moyens. »

« Oui, Baba, mais... »

« Bon, alors pourquoi ne cesses-tu pas ? Nous avons déjà tellement dépensé pour tes frères. Un seul sur les sept a continué ses études. Un seul ! Nous aurions pu acheter plus de viande. Une meilleure charrue. Réparer le robinet d'eau. »

« Mais, Baba, suppliait-elle, je peux travailler la nuit, je continuerai à vendre mes broderies. Et puis, réfléchis, quand je saurai lire je gagnerai plus d'argent. Je vous aiderai pour la famille. S'il te plaît, Baba. Je te le promets, je te le promets. »

Le père de Maha ferma les yeux, l'air épuisé soudain. Son visage émacié s'assombrit sous la couronne de ses cheveux grisonnants.

« D'accord, Maha, avait-il lâché dans un soupir. Mais tu *devras* payer comme tu pourras. Je ne peux rien te donner pour les livres... »

Maha avait sauté par-dessus la table pour étreindre son père entre ses bras minces. « Merci, Baba. » Elle avait enfoui son visage dans son cou. « Merci beaucoup. Je te promets que tu seras fier de moi. »

« C'est bon », rétorqua-t-il d'un ton bourru mais en la serrant fort contre lui.

Le bruit courut vite dans le petit village que Maha allait à l'école. Il ne fallut pas bien longtemps avant que l'on ne murmure dans son dos. Les gens la montraient du doigt, la dévisageaient, ricanaien. Un vieil homme cracha sur son passage. « Maha, ha ha ! raillaient les gamins du village, l'école, c'est pas pour les filles ! »

Dans la nuit qui précéda son premier jour d'école, Maha aidait sa mère à couper de l'okra pour le repas du soir. « Mama, je ne comprend pas, dit-elle tristement, est-ce mal d'aller à l'école ? »

Mama lui prit doucement la main. « Ce n'est pas ta faute, *hyati*, ma vie. Mais... comment dire... les gens considèrent que ce n'est pas bien pour une fille d'aller à l'école. »

Perplexe, Maha lui demanda : « Mais pourquoi ? »

« Ils pensent que les filles doivent rester pour aider à la maison et ne pas s'embêter avec l'école. Tu sais que je n'ai jamais appris à lire. Tes tantes non plus, ni tes grand-mères. »

« Mais, Mama, ça n'a aucun sens. En quoi cela devrait-il m'empêcher *moi* d'étudier ? »


La mère de Maha se détourna.

Lâchant la main de sa fille, elle ajouta « Les gens pensent aussi... ils pensent que c'est un déshonneur pour une fille de marcher toute seule. C'est dangereux, tu le sais. Qui sait ce qui pourrait arriver ? L'école est à une heure d'ici. »


Une ombre inquiète passa sur le visage de Mama.

« Voyons, Mama, je serai prudente. Tu le sais bien. Je me moque de ce qu'on peut dire. Je suis si impatiente d'aller à l'école. Si impatiente d'apprendre à lire, à écrire. Je veux devenir maîtresse d'école. Et un jour, Mama, je t'apprendrai à lire à toi aussi. Dis-moi, que penses-tu de cela ? »

Les yeux de Mama se remplirent soudain de larmes. « Ce que je pense, c'est que nous devrions d'abord finir de préparer ce dîner. » Elle ouvrit ses bras : « Viens m'embrasser, *habibet ghalbi*, amour de mon cœur. »



Les saisons passèrent. L'été crevassait la terre ; les averses cicatrisaient les plaies. Revenait le temps des soirées frileuses dans les hautes terres. On n'était plus qu'à quelques jours d'une nouvelle année scolaire.



Et Maha apprenait. Elle tenait un journal. Elle lisait à son père les gros titres des journaux. Elle montrait à sa petite sœur comment compter ses doigts, des mains et des pieds. Elle avait souvent mal aux yeux, de trop de travail à l'école ou à la maison, de la couture aussi. Mais plus elle travaillait, plus elle se sentait forte. Et plus elle apprenait, plus elle désirait connaître.

Ce n'était pourtant pas facile. Elle redoutait le trajet à pied, qui démarrait à six heures du matin et qui prenait au moins une heure. Nulle partie pavée sur ce tronçon de piste dans le désert aride et désolé. Le temps d'arriver à l'école ses pieds meurtris s'étaient recouverts d'une croûte de poussière. Et ce n'était pas le pire.

Le premier jour, personne parmi les gens qu'elle avait croisés ne lui avait adressé la parole. A présent, les insultes étaient incessantes. Les villageois cherchaient à lui faire honte. « Comment peux-tu faire ça à ta famille ? L'école n'est pas un endroit pour une fille ! » Les sarcasmes malveillants – « Maha, ha, ha ! Les filles n'ont rien à faire à l'école ! » – continuaient de résonner à ses oreilles longtemps après qu'elle fut rentrée chez elle et en sécurité.

Maha s'assit dans son lit, disposa une couverture autour de ses épaules et tenta de se concentrer sur son livre.

Soudain, la porte d'entrée claqua violemment. C'était son père, et il était en colère. Sa mère se précipita. « Un problème, *habibi* ? »

Furieux, Baba tapa du pied. « Un problème ? un problème ? c'est elle le problème ! » gronda-t-il en pointant un doigt tremblant sur Maha qui sortait de sa chambre, son livre encore à la main.

« Je ne peux plus faire un pas dans ce village sans que quelqu'un ne fasse une remarque grossière au sujet de ma fille et de la honte qu'elle fait retomber sur toute la famille. Les femmes en parlent. Les hommes en parlent. Les vieux du village en parlent. Ils sont venus me voir aujourd'hui pour me dire qu'ils n'approuvaient pas le fait que Maha se rende toute seule à l'école. Comme si je ne le savais pas ! Ils ne parlent que de ça depuis que toute cette ridicule histoire d'école a commencé. Ils disent qu'elle apporte la honte sur tout le village ! Nous ne pouvons pas vivre une telle disgrâce. Personne ne veut plus travailler avec moi. C'est comme si nous étions des parias dans notre propre communauté. »

Sa voix se radoucit. « Maha, je sais ce que je t'ai dit, mais tu ne peux plus aller à l'école. »

« Mais, Baba ! »

Il avait essayé de se retenir face aux récriminations des villageois. Certains jours, il lui disait de rester à la maison, elle acceptait et s'occupait dans la cuisine, mais dès que Baba avait le dos tourné, elle courait à travers les collines jusqu'à l'école. Cette fois pourtant, elle sentit que c'était différent.

« Non, Maha ! » Les yeux noirs de Baba lançaient des éclairs. « L'école n'est pas la place des filles. C'est mon dernier mot ». Sa main s'abattit sur la table. « Alors quoi, où est mon dîner ? »



La vie de Maha redevint ce qu'elle avait été.

Les garçons la montraient encore du doigt. L'écho de leurs ricanements était toujours dans l'air. Maha faisait mine de ne pas entendre. En vérité, elle ne s'en préoccupait guère. Elle avait le sentiment que tout son univers s'était réduit aux morceaux de tissu qu'elle brodait de perles. Elle vendait ce qu'elle pouvait aux autres femmes du village. Les heures s'égrenaient au rythme de ses points.



*Salaam aleikum.*

*Wa aleikumu salaam.*

« Puis-je vous demander si c'est bien ici que vit Maha ? Avez-vous une fille appelée Maha ? » Ni Maha, sortie pour voir qui était là, ni son père qui lui avait ouvert la porte, ne savait que faire de cette grande femme qui se tenait là devant eux

Comme il est d'usage, Baba l'invita à entrer et fit un geste en direction des coussins de sol défraîchis. Mama offrit du thé sucré.

Les yeux de la femme reflétaient des années d'études, et sa voix portait le son de la ville.

« Je viens de la capitale. Je viens pour voir Maha. »

« Pour *me* voir ? » Maha fit un pas en avant. « Pourquoi voulez-vous me voir ? Et comment savez-vous qui je suis ? »

« *Quel plaisir de te rencontrer enfin, Maha. J'ai tellement entendu parler de toi. On m'a dit que tu étais l'une des élèves les plus brillantes que l'école Al Isra ait jamais connues.* » La femme lui tendit un petit sac de toile. « J'ai amené ceci pour toi. »

« N'aie pas peur, prends-le ! » Elle déposa le sac dans les mains de Maha, toute surprise.

Maha n'était pas habituée à de tels égards. Les enfants du village ne lui parlaient plus guère. Timidement, elle glissa une main dans le sac. Il y avait au fond quelque chose de dur et de lisse. Ses doigts en éprouvèrent la forme, en quête d'indices.

C'était un stylo. Son premier.

« *Il hamdallah.* » Tout en le manipulant délicatement entre ses paumes, elle jeta un regard à son père puis, toujours intimidée, à la visiteuse. « Vous êtes sûre que c'est pour moi ? »

« Oui et tu vas en avoir besoin », dit la femme en souriant.

« Ah bon ? Pourquoi ? »

« Je t'ai cherchée pendant des mois, Maha des Montagnes ! Comment faire autrement ! Une petite fille, d'un village perché sur les hauteurs, et qui va toute seule à l'école ? Oh oui, Maha, ton nom est très connu, jusque dans la capitale !

Le visage de Maha s'empourpra.

« Non, ne soit pas gênée. Tu es célèbre pour les meilleures raisons. Maha des montagnes, ton nom est synonyme de courage, de détermination et de succès ! Nous avons appris combien de kilomètres à pied tu faisais chaque jour, endurant la désapprobation générale, comment tu te débrouillais pour travailler la nuit et rester malgré tout la meilleure de la classe. Ton institutrice était si fière de tes progrès. Elle pense que tu possèdes un énorme potentiel. Quand tu as cessé de venir, elle a demandé à tout le monde où tu pouvais bien être ; elle t'a cherchée partout. Ses recherches, ton histoire, sont parvenus jusqu'à nous... »

« Vraiment ? » dit Maha

« Oui. Elle a intéressé notre organisation. Nous travaillons avec les mères et les jeunes filles. Nous leur allouons de petits prêts, nous les aidons à démarrer une affaire... en fonction de leurs besoins. Et Maha, nous pensons que ce dont tu as besoin c'est d'une aide pour reprendre ta scolarité. »

« Comment pouvez-vous l'aider ? » demanda la mère de Maha, une main protectrice sur l'épaule de sa fille.

« Eh bien, si vous êtes d'accord, chaque matin l'un d'entre nous viendra l'attendre devant la porte pour l'emmener à l'école et chaque après-midi devant son école pour la ramener à la maison. » Elle se tourna vers Maha. « Tu ne risques rien. Plus personne n'osera ouvrir la bouche. » Elle sourit : « Qu'est-ce que tu en dis ? »

Maha n'en croyait pas ses oreilles. La ville était si loin. La femme avait mis des heures à arriver au village, en terminant à pied le chemin. La bouche de Maha s'élargit, mais ses yeux se radoucirent. Elle serra son nouveau stylo contre son cœur.

« Vous en êtes sûre ? Vraiment ? Tous les jours ? »

« Bien entendu ! Les filles ont tout autant de droit à l'éducation que n'importe qui. Pourquoi seuls les garçons devraient-ils aller à l'école ? L'école est bonne pour *tout le monde*. Lorsque l'on est allé à l'école il devient plus facile de soutenir sa famille, d'aider son village à prospérer. Aller à l'école vous donne aussi une voix. Un avis que les gens écouteront. »

La fixant dans les yeux, la femme lui demanda : « Est-ce que cela te plairait ? Aimerais-tu avoir de la compagnie sur le chemin de l'école ? »

Maha leva les yeux en direction de son père qui regardait par la fenêtre, silencieux. « C'est à Baba de décider. Si Baba donne sa permission, j'irai. »

Dans un premier temps, son père ne répondit pas.

Puis, lentement, l'air pensif, il se retourna. « Personne ne peut dire que je n'aime pas ma fille autant que mes garçons. Oui, ma petite Maha peut retourner à l'école. Si elle est en sûreté, alors oui elle peut y aller. »

Il y avait du bruit derrière la porte. Le père de Maha se leva pour ouvrir et trouver sur le seuil de sa maison toutes les jeunes filles du village.

« Alors, c'est vrai ? Elle va retourner à l'école ? » glapit l'une d'elles.

Une autre, plus âgée, s'avança. « On est désolées. On n'avait pas l'intention d'écouter, mais on a vu cette dame arriver au village. Elle a demandé à tout le monde où trouver Maha, et cela a aiguisé notre curiosité. » Elle fixait ses orteils dans la poussière. « C'est vrai que Maha retourne à l'école ? »

« Oui », répondit son père, haussant les sourcils.

Les filles poussèrent un hurlement assourdissant et les garçons, qui regardaient un peu plus loin, en restèrent bouche bée. Après avoir lancé quelques mots de félicitations à Maha depuis le pas de la porte, chacune repartit en courant vers la maison de ses parents.

Le jour suivant, Maha sortit avec son sac et son nouveau stylo pour s'apercevoir que le nombre de ses camarades de classe avait augmenté. Il n'y avait pas seulement la gentille dame généreuse venue de la ville. D'autres filles avaient persuadé leurs pères de les laisser aller à l'école.



Maha ne put s'empêcher de sourire.

Pendant que les garçons lui tiraient la langue, les filles, elles, l'avaient regardée avec envie partir pour son premier jour de classe, un an plus tôt. A compter de ce jour, elles avaient toutes désiré secrètement en faire autant.

Trois jours plus tard, tandis qu'elle engloutissait à la hâte son pain et ses fèves avant de partir pour l'école, une rumeur, qui enflait au-dehors, attira son attention.

Elle ouvrit la porte. Une foule plus nombreuse que son village tout entier attendait devant la maison. Il y avait là des voitures, des lumières, des câbles, des caméras dans une mer de visages qu'elle n'avait jamais vus. Subitement, tous les regards et tous les objectifs se tournèrent vers Maha !

Elle était comme pétrifiée sur place quand la dame de la ville se précipita sur elle. « Maha, Maha, tu ne va pas le croire ? Es-tu au courant ? » Non, elle ne savait rien. « Ton histoire a fait son chemin et touché des gens vraiment importants ! On l'a racontée au Ministre de l'Éducation. Et maintenant... »

Surexcitée, la femme repris son souffle.

« Et maintenant... c'est le Président qui est là ! »

Maha rougit. Les caméras ronronnaient et les flashes crépitaient. « Ne t'avais-je pas dit que ton nom était connu de partout ? » lui chuchota la femme à l'oreille.

Avant qu'elle ait pu réaliser ce que la dame venait de dire, il y eut cette main d'homme tendue dans sa direction.

« Ainsi, c'est toi Maha des Montagnes ? La petite fille qui s'est battue pour aller à l'école ? Et qui a fait réfléchir tout un village ? » Il n'attendit pas sa réponse.

« Maha, ton courage et ta détermination m'ont grandement impressionné, et je veux que tu m'aides à faire venir d'autres filles à l'école. »

Il s'accroupit.

« Tu veux bien m'aider ? »

Maha regarda les filles autour d'elle qui avaient entendu la question. Les yeux ronds comme des soucoupes, toutes hochaient la tête frénétiquement. Les micros enregistrèrent le silence assourdissant qui précéda sa décision.

« Oui, bien sûr », fit-elle d'une voix blanche.

Les filles hurlèrent de joie.

« Je ne veux pas te mettre en retard pour la classe, Maha. Je vais vous déposer à l'école toi et tes amies, qu'en penses-tu ? Nous pourrions parler en chemin »

Son cartable à la main, Maha était aux anges. Sa mère l'embrassa tendrement sur le front.

Le Président salua la foule tandis que les caméras filmaient les jeunes filles qui montaient dans les voitures. Le cortège s'éloignait déjà quand les collines retentirent d'une clameur joyeuse : « Hourra, Hourra pour Maha ! L'école c'est aussi pour les filles ! »

*Fin*



**LISEZ CE CI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Écrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

Campagne Mondiale pour

**L'ÉDUCATION**

[www.campaignforeducation.org](http://www.campaignforeducation.org)

# Devli Kumari

Devli est devenue la voix des enfants privés d'éducation du fait de la pauvreté, de l'exploitation ou de l'esclavage.

Trois générations de sa famille ont travaillé comme esclaves dans les carrières de pierre d'Haryana, en Inde, vivant et mourant sur place sans jamais connaître le monde extérieur jusqu'à son sauvetage en 2004 avec 122 de ses compagnons.



Devli a aujourd'hui 11 ans et vit à Jodhpur avec les siens. Elle a récemment représenté les enfants privés d'éducation lors du lancement de la campagne 'Education pour tous : classe 2015' au siège des Nations Unies, à New York, où elle a su imposer le silence à une assemblée de personnages parmi les plus puissants de la planète en racontant, en forme de défi, comment elle avait réussi à envoyer à l'école 15 enfants de son village :

**« Si moi, une simple petite fille, j'ai pu en inscrire 15, n'est-il pas possible aux dirigeants du monde d'inscrire tous les enfants à l'école ? »**

Suite à son intervention, les dirigeants ont promis les ressources nécessaires pour atteindre l'Objectif du millénaire pour le développement relatif à l'éducation et une aide à la scolarisation pour plus de 15 millions d'enfants dans le monde.

**C**'est moi, Devli. Je suis née dans une carrière de pierre à Haryana. Mes parents aussi sont nés là. Toute la famille travaillait à la carrière sans être payée. Ce n'est qu'après notre sauvetage par Bachpan Bachao Andolan que nous avons compris ce que voulait dire être libre.



J'ai commencé à travailler à l'âge de 5 ans. Je devais casser des grosses pierres en morceaux plus petits. Mes sœurs et moi devions charger les pierres dans des camions avec les autres. Nous n'avions jamais vu une banane ou un autre fruit. Quand on nous a donné une banane pour la première fois, après notre sauvetage, on l'a mangé avec la peau. Nous n'avions jamais vu de papier et nous ne connaissions rien à part la carrière et le travail là-bas.

Après qu'on nous ait secourus, on nous a donné des maisons à Jodhpur, notre ville natale, dans un centre où je vis maintenant. Je suis allée à l'Ashram de Balima, un centre de BBA à Delhi où j'ai appris à lire, à écrire et aussi à me servir d'un ordinateur. J'y suis restée un an, puis je suis rentrée chez mes parents et j'étudie maintenant à l'école du village.

J'ai aussi fait inscrire 15 enfants dans l'école de mon village. Je suis à présent en cours moyen. J'aime aller à l'école, apprendre l'hindi et l'anglais et jouer avec mes copines. Quand je serai grande, je veux être maîtresse d'école.

 L'histoire de Devli est de sa propre main

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 Écrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables 

[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

Campagne Mondiale pour

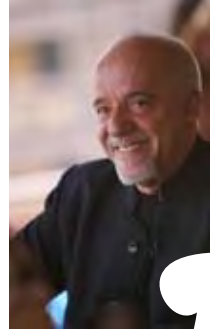
**L'EDUCATION**

[www.campaignforeducation.org](http://www.campaignforeducation.org)

# Paulo Coelho

L'écrivain brésilien est né en 1947 à Rio de Janeiro. Avant de se consacrer totalement à la littérature, il a été directeur de théâtre, acteur, auteur de chansons et journaliste. Son roman, *L'Alchimiste*, publié en 1988, compte parmi les plus grosses ventes de livres brésiliens de tous les temps. Il a depuis enchaîné les best-sellers et vendu plus de 100 millions de livres. Ses œuvres ont été traduites en 67 langues.

En 1999, le gouvernement français l'a élevé au rang de Chevalier dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur, sa plus haute distinction. Paulo Coelho est également, depuis septembre 2007, Messenger de Paix des Nations-Unies.



## L'histoire du crayon

✿ Par Paulo Coelho



Le petit garçon observait son grand-père en train d'écrire une lettre. A un moment donné, il demanda :

« Est-ce que tu racontes une histoire qui nous est arrivée ? Et est-ce que par hasard cette histoire parle de moi ? »

Le grand-père arrêta d'écrire, sourit, et dit à son petit-fils :

« Oui, ça parle de toi, c'est vrai. Mais le crayon dont je me sers est plus important que les mots que j'écris. J'espère que tu lui ressembleras quand tu seras grand ? »

Le garçon examina l'objet avec curiosité, mais ne lui trouva rien de particulier.

« C'est un crayon comme tous les crayons que j'ai vu dans ma vie ! »

« Tout est dans la façon de regarder les choses. Ce crayon recèle cinq qualités qui, si tu parviens à les

posséder pour toi-même, feront de toi un être en paix avec le monde. »

« **Première qualité** : tu peux faire de grandes choses, mais tu ne dois jamais oublier qu'il existe une main qui guide nos pas. Cette main nous l'appelons Dieu. Et il doit toujours pouvoir la diriger selon sa volonté. »

« **Seconde qualité** : de temps en temps, il me faut arrêter d'écrire pour utiliser un taille-crayon. Cela fait un peu souffrir le crayon, mais il en sort plus affûté. Ainsi faut-il que tu apprennes à endurer certaines douleurs, car elles feront de toi une meilleure personne. »

« **Troisième qualité** : le crayon te laisse toujours la possibilité d'utiliser une gomme pour effacer ce qui ne va pas. Tu dois comprendre que d'effacer quelque chose que l'on a fait n'est pas nécessairement mal, et que ça peut-être quelque chose d'important pour rester sur le droit chemin. »

« **Quatrième qualité** : ce qui importe vraiment dans ce crayon, ce n'est pas le bois ou la forme extérieure, ce qui compte c'est la mine à l'intérieur. Alors, fait bien attention, toujours, à ce qui se passe en toi. »

« **Enfin, cinquième qualité du crayon** : il laisse toujours une trace. De la même façon, sache que tout ce que tu feras dans ta vie laissera des traces et qu'il faut essayer d'être conscient de chacun de tes actes. »

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

✿ Écrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables

[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Ishmael Beah

*Ishmael Beah est né en Sierra Leone. Il a été reconnu par le New York Times pour le succès de son ouvrage 'Le chemin parcouru. Mémoires d'un enfant soldat'. Des extraits ont été publiés dans le New York Times Magazine, 'Vespertine Press', LIT et Parabola. Il défend les enfants affectés par la guerre au nom de l'UNICEF et fait partie du Comité consultatif de surveillance des droits des enfants. Il est titulaire d'un diplôme en Sciences Politiques de l'université Oberlin dans l'Ohio.*

## VOLER D'UNE AILE

*Par Ishmael Beah*

C'était la première fois qu'elle voyait son père pleurer. Tout son corps tremblait alors qu'il parcourait une terre maintenant dévorée par les herbes folles. Un gros pilier de ciment se dressait encore au bout du terrain, couvert de résidus de cendres, de pluie et de poussière, et criblé de cicatrices dues aux débris acérés de métal qui avaient laissé des crevasses visibles rappelant les jours sombres. Il se retourna vers sa fille et lui adressa un faible sourire. Fouillant le sol du pied, il mit à jour une partie des fondations restantes.

« C'est là que j'avais l'habitude d'être assis, voilà ce qui était ma salle de classe. » Il plaça ses doigts sur le sol.

« C'était mon école. J'entends encore nos voix réciter l'alphabet, les salutations au maître 'Bonjour Monsieur Kanagbole', les pas précipités vers la cour pendant la récréation, les cris pour désigner les emplacements souhaités pour le match de foot que nous jouions tous les jours. » Il s'assit par terre, sa fille le rejoignit. Elle accompagnait son père de retour vers la maison où, disait-il, son cœur continuait de battre. Assis paisiblement, ils écoutaient le vent dans les

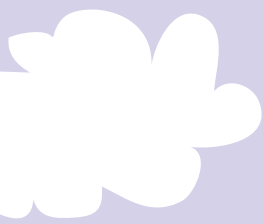


feuilles du manguier voisin. Son père n'avait jamais beaucoup parlé de sa maison. Mais aujourd'hui, il racontait, d'une voix qui appartenait au passé.

« Mon cœur ne connaît pas la joie des célébrations d'anniversaires. Mais il connaît intimement le bonheur de marcher vers l'école et d'apprendre à lire. Savoir lire et pouvoir apprendre de nouvelles choses m'a ouvert des possibilités dès l'enfance et a mis de la magie dans tout mon environnement et mes activités. Après avoir commencé l'école, j'ai compris que les feuilles sur le bord de la route n'étaient pas seulement des médicaments, je savais aussi comment elles absorbaient la lumière du soleil et l'eau. Ces moments d'apprentissage figurent parmi les plus heureux de ma petite enfance, et à chaque nouvelle découverte de mon esprit, ils gagnaient en vigueur et en signification. Ce voyage à la découverte de mon propre esprit m'a aidé à trouver le sens profond de ma condition humaine, et j'ai eu alors le désir de vivre pour les autres, et non seulement pour moi-même. La graine de cette prise de conscience a germé en moi ici même, sur cette terre. »

Il ferma les yeux, bougea légèrement la tête de côté pour accueillir les rayons du soleil sur son visage, et poursuivit.


« Le plus grand moment de fête à la maison, c'était à la fin du trimestre, lorsque mon frère et moi ramenions nos bulletins scolaires. Je me souviens encore précisément des mots prononcés alors par mon père. 'Les anniversaires servent juste à vous rappeler que vous allez devenir comme vos parents. Mais en célébrant l'éducation, c'est votre



existence tout entière que vous assurez, vous évoquez tous les possibles, vous trouvez en vous-même la force de nager à contre-courant. » Son visage se crispa, les veines gonflés de sang. « Un jour, mon enfant, tu comprendras. » Il posa la paume de sa main sur ma joue droite. Maintenant je comprends.

Les yeux toujours clos, il détourna son visage du soleil. Il soupira profondément en soulevant son corps puis se laissa retomber sur le sol.

« Je me souviens avoir appris à épeler mon nom ici même, à l'endroit où nous sommes assis. Je tenais une ardoise et une craie. Le maître est venu s'asseoir par terre à côté de moi. Nous n'avions pas de bancs en ce temps-là. Il a écrit mon nom en haut de l'ardoise. I.B.R.A.H.I.M, j'ai répété après lui. « Continue à réciter les lettres et écris-les sur l'ardoise autant de fois que possible », m'enjoignit-il avant de passer à l'élève suivant. Bientôt, le bruit des voix dans la salle de classe gagna en intensité, tandis que filles et garçons lisaient à haute voix les lettres de leur nom. Ce jour-là, j'attendis impatiemment que retentisse la cloche, une longue tige de fer qui pendait dans les branches du manguier. Dès que l'un des garçons plus âgés eut fait sonner la cloche pour signaler la fin des cours, je courus à la maison en récitant les lettres à chaque fois que mes pieds touchaient le sol. Ma mère attendait à la maison avec un verre d'eau. J'étais fou de joie en lui racontant en détail tout ce qui s'était passé à l'école. J'avais un morceau de craie dans ma poche et j'écrivis mon nom sur la porte de la chambre que je partageais avec mon frère aîné. Même si, avec



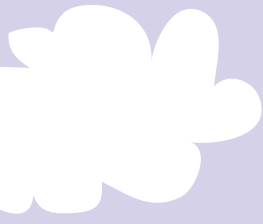


le recul je me rends bien compte que les lettres étaient toutes tordues, je me souviens de la joie sur le visage de ma mère lorsqu'elle prit mon frêle visage dans ses mains et se pencha pour me regarder dans les yeux. Son regard était embué de larmes de joie. Peu de temps après, j'écrivais les noms de tous les membres de ma famille sur les portes de la maison. Mon père m'encourageait en m'achetant des craies. La maison fut bientôt couverte de noms, mais aussi de toutes les autres phrases que j'apprenais à l'école. Mon père savait que cela n'allait pas s'arrêter, et il m'acheta un cahier et un crayon, en me demandant de recopier tout ce que j'avais écrit sur les portes et les murs de la maison. Je garde encore en mémoire l'odeur de ce premier cahier neuf et je n'oublierai jamais ces instants où mon père me lisait les phrases et les noms inscrits sur le mur pour que je les recopie dans mon cahier. J'ai su alors que ma vie avait pris un tournant définitif. Je le sentais dans l'allégresse de mon cœur et celui de mon père alors que nous allions à travers la maison pour nettoyer les murs. »

Un oiseau battit des ailes pour voler rapidement au-dessus d'eux. Il essuya les gouttes de sueur qui perlaient à son front. Elle était immobile, seules ses paupières humides tremblaient légèrement. Il plaça sa main droite sous son menton et releva la tête.

« Plus tard, alors que j'étais au sixième niveau de l'école primaire et que je savais lire et écrire, je devins le gamin qui connaissait les secrets de presque tous les habitants dans cette petite ville. J'écrivais des lettres pour les personnes âgées et je leur lisais celles que leur envoyaient





leurs enfants partis au loin. Je découvrais les inquiétudes, les espoirs et les rêves de tous ces gens. Grâce à cela, je gagnais un peu d'argent aussi, et je pouvais m'acheter des livres que je lisais sur le chemin du retour après l'école.

Un jour, en rentrant de l'école, je lisais un livre sur un garçon qui était parti à la ville pendant les vacances d'été. Totalement captivé par mon livre, j'oubliai de surveiller la route. Je traversai alors un petit pont sans rambardes de part et d'autre, je tombai à l'eau avec mon livre qui ressortit trempé et inutilisable. Je n'ai jamais vu mon père rire autant que ce jour-là, lorsque j'arrivai à la maison avec mon uniforme tout mouillé. Il me conseilla toutefois de m'asseoir pour lire au lieu de marcher.

Nous n'avions pas l'électricité et la nuit, je lisais près de la lampe ou près du feu, surtout lorsque l'air du soir se rafraîchissait. Parfois, lorsque les flammes venaient lécher les bords de mes livres, j'avais l'impression que même la lampe ou le feu enviaient ma lecture. Selon mon père, le feu me testait. Il voulait savoir si j'avais appris quelque chose de toutes ces lectures. »

Il rouvrit les yeux et regarda sa fille. Elle étreignit ses mains, le priant de poursuivre lorsqu'il serait prêt. Un léger sourire traversa son visage qui se tendit à nouveau alors qu'il reprenait son récit.

« Les choses changèrent lorsque les bruits de la nature furent remplacés par le son des armes, des plaintes et du chaos. C'est pourquoi nous sommes assis sur les ruines de ce qui fut mon école. Pendant cette époque de folie, j'oubliai

de rêver à l'avenir, car il n'y avait plus d'école où aller. Mais le souvenir de ces premières années de scolarité est resté vivant et ne me quittera jamais.

Je me rappelle avec tendresse de cette période, avant que tout ne change. Ces temps sont revenus lorsque les armes ont cessé d'émettre leur vacarme de terreur et de destruction. »

Ulaimatu prit son père dans ses bras. Il ne disait plus rien, peut-être parce qu'il n'y avait rien à ajouter ou que les souvenirs l'avaient épuisé. Jamais auparavant son père n'avait autant parlé de son passé, et elle comprenait maintenant pourquoi il ne lui offrait jamais de cadeaux pour son anniversaire, mais seulement lorsqu'elle obtenait de bons résultats scolaires. Ils restèrent assis en silence pendant un moment, jusqu'à ce que l'atmosphère résonne du son des cloches signalant l'heure du déjeuner. Une horde d'enfants, filles et garçons en uniforme, sortirent d'un bâtiment voisin, jacassant comme des pies en s'égaillant de toutes parts autour de l'école pour s'asseoir et prendre leur déjeuner. En même temps, d'autres garçons et filles du même âge arrivèrent en courant dans la cour, portant des plateaux de nourriture et d'eau à vendre. Le corps du père d'Ulaimatu se remit à trembler.

« L'avenir ne brille qu'à moitié, ou, comme dirait mon père, ce pays est un oiseau qui vole d'une seule aile. Il ne pourra pas s'élever bien haut », dit-il, le regard tourné vers l'école.

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Michael Morpurgo

Né en 1943 à Hertfordshire au Royaume-Uni, Michael fut évacué au Cumberland pendant les dernières années de guerre, avant de déménager plus tard dans l'Essex. A l'issue de ses études et après un court passage dans l'armée, Michael enseigna pendant dix ans avant de se consacrer à la création de l'association 'Farms for City Children' (Des fermes pour les enfants des villes) avec son épouse Clare. L'objectif de l'association, qui gère aujourd'hui trois fermes, est d'offrir aux enfants des centres-villes l'expérience de la campagne. En reconnaissance des services offerts à la jeunesse, le couple s'est vu décerner en 1999 le titre de Membre de l'Empire Britannique (MBE). Michael vit aujourd'hui dans une ferme du Devon et se décrit lui-même comme « un peu vieux, marié et père de trois enfants, et six fois grand-père ».



Michael Morpurgo figure parmi les plus grands écrivains contemporains pour enfants, et a écrit plus d'une centaine d'ouvrages parmi lesquels 'Le Naufrage du Zanzibar', 'Le Lion Blanc', 'Le Royaume de Kensuke' et 'Soldat Peaceful' qui tous ont remporté d'éminents prix littéraires comme le Smarties Book Prize, le Whitbread Award, le Writer's Guild Award et le Children's Book Award. De 2003 à 2005, Michael fut nommé Lauréat des enfants, un titre récompensant une vie entière consacrée à la littérature enfantine et soulignant l'importance des livres pour enfants. En 2006, il fut nommé Officier de l'Empire Britannique (OBE) en reconnaissance des services rendus à la littérature.

## *L'histoire de la licorne* par Michael Morpurgo (version abrégée)

Je m'appelle Thomas Porec. La première fois que j'ai rencontré la Dame à la Licorne, j'avais sept ans. A cette époque, je croyais aux licornes. Aujourd'hui j'ai vingt ans mais, à cause d'elle, je crois toujours aux licornes.

J'habitais une petite ville nichée au fond d'une vallée, une jolie petite ville certes, mais très ordinaire. Je le sais bien maintenant. Mais quand j'avais sept ans, c'était pour moi un lieu empli de magie et de merveilles. C'était chez moi. Je connaissais les pavés de chaque ruelle, les lampadaires de chaque allée. Je pêchais dans la rivière sous l'église, l'hiver je faisais du toboggan sur les pentes enneigées, et en été je nageais dans le lac. Le dimanche, ma mère et mon père m'emmenaient en promenade ou en pique-nique, je me laisser rouler jusqu'au bas des collines, sans me lasser, et je finissais étendu sur le dos, étourdi de joie, le monde tournant au-dessus de moi.

Mais je n'ai jamais aimé l'école. Ce n'était pas la faute de l'école, ni des enseignants. Simplement, j'avais tout le temps envie d'être dehors. Je n'avais qu'une envie, courir librement dans les collines. Dès la fin des cours, je rentrais à la maison pour manger une tartine de miel – mon père élevait des abeilles sur la colline – et je filais jouer. Mais une après-midi, ma mère eut une autre idée. Elle devait faire des courses en ville, me dit-elle, et voulait que je l'accompagne.

« Je déteste aller dans les magasins », lui rappelai-je.

« Je sais, mon chéri, répondit-elle. C'est pour cela que je veux t'emmener à la bibliothèque. Tu verras, ce sera intéressant. Différent. Tu peux écouter des histoires pendant une heure. Cela te fera du bien. Il y a une nouvelle bibliothécaire et après l'école, elle raconte des histoires à tous les enfants qui en ont envie. Tout le monde dit qu'elle est formidable. »

« Mais je ne veux pas écouter », protestai-je.


Ma mère ignora purement et simplement mes récriminations, me prit fermement par la main et m'amena jusqu'à la place principale. Elle me conduisit jusqu'en haut des marches de la bibliothèque. « Sois sage », dit-elle, avant de disparaître.

Dans un coin, je vis un groupe d'enfants excités. J'en connaissais quelques-uns de mon école, mais tous avaient l'air beaucoup plus jeunes que moi. Il y avait même des bébés ! Je n'avais aucune envie de les rejoindre. J'allais repartir, dégoûté, lorsque je remarquai qu'ils jouaient tous des coudes, comme s'ils essayaient désespérément d'apercevoir quelque chose de plus près. Je me rapprochai pour voir de quoi il s'agissait. Soudain, ils furent tous assis, comme frappés de stupeur, et là, dans le coin, je vis une licorne. Elle était couchée, parfaitement immobile, les pattes soigneusement rangées sous son corps. Je constatai alors qu'elle était en bois sculpté et peint en blanc, mais elle semblait si vivante que je n'aurais pas été surpris de la voir se lever et partir en trottant.

A côté de la licorne, tout aussi immobile, tout aussi soignée, se tenait une femme au visage souriant, un châle à fleurs de couleurs vives sur les épaules. Lorsque son regard croisa le mien, son sourire m'invita à me joindre à eux. Quelques instants plus tard, j'étais assis par terre avec les autres, observant, attendant. Lorsqu'elle s'assit lentement sur la licorne, les mains croisées sur son giron, je sentis l'attente grandir autour de moi.

« L'histoire de la licorne ! s'écria une fillette. Racontez-nous l'histoire de la licorne. S'il vous plaît. »

Elle parlait si bas que je devais me pencher pour l'entendre. Mais, comme les autres, je ne voulais pas perdre une miette de ce



qu'elle disait, car chaque parole qu'elle prononçait était chargée de sens et d'émotion, et sonnait comme une vérité. L'histoire parlait des deux dernières licornes magiques vivant sur la Terre, et racontait comment elles étaient arrivées trop tard pour monter sur l'Arche de Noé avec tous les autres animaux. Coincées au sommet de la montagne, sous la pluie battante, elles regardèrent l'Arche s'éloigner au milieu des flots. L'eau commença à monter autour d'elles, recouvrant leurs sabots, puis leurs pattes, puis leur dos, et enfin elles n'eurent d'autre choix que de se mettre à nager. Elles nagèrent pendant des heures, des jours, des semaines, des années. Elles nagèrent si longtemps, et si loin, qu'elles finirent par se transformer en baleines. Ainsi elles pouvaient nager plus facilement. Elles pouvaient plonger jusqu'au fond de la mer. Mais à aucun moment elles ne perdirent leurs pouvoirs magiques et elles gardèrent leurs magnifiques cornes, et c'est pourquoi aujourd'hui elles sont devenues des baleines licornes. On les appelle des narvals. Parfois, quand elles sont lassées de la mer et qu'elles souhaitent revoir des enfants, elles nagent jusqu'à une plage, retrouvent leurs pattes et redeviennent des licornes, des licornes magiques.

Lorsqu'elle eût terminé, tous se turent. C'est comme si nous nous réveillions d'un rêve que nous ne voulions pas quitter. D'autres histoires suivirent, des poèmes aussi. Parfois elle les lisait dans des livres, parfois elle les inventait ou les racontait par cœur.

Puis une main se leva. C'était un petit garçon de mon école, Milos aux cheveux hérissés de gel. « Est-ce que je peux raconter une histoire, Madame ? » demanda-t-il. Il s'assit sur la licorne et nous conta son histoire.

Après cela, chacun à son tour voulut monter sur la licorne magique. J'en rêvais moi aussi, mais je n'osais pas. J'avais peur de me ridiculiser, je pense.

L'heure passa en un éclair.

« Comment était-ce ? » me demanda ma mère sur le chemin du retour.

« Pas mal », lui répondis-je. Mais le lendemain, à l'école, je racontai à tous mes amis comment cela s'était réellement passé, je leur dis tout sur la Dame à la Licorne – c'est ainsi que tout le monde l'appelait –, ses récits incroyables et le fantastique pouvoir magique de la licorne à raconter des histoires.

Cet après-midi, ils vinrent avec moi à la bibliothèque. La nouvelle se répandit jour après jour et le petit groupe dans le coin devint une véritable foule d'enfants. Nous nous précipitions à la bibliothèque pour arriver le premier, trouver une place près de la licorne, près de la Dame à la Licorne. Chacune de ses histoires nous enchantait. Elle ne nous

demandait jamais le silence. C'était inutile. A chaque fois, je mourais d'envie de m'asseoir sur la licorne et de raconter une histoire, mais je ne trouvais jamais le courage de le faire.

Un après-midi, la Dame à la Licorne sortit de son sac un vieux livre tout abîmé, carbonisé sur les bords. Elle nous expliqua qu'il s'agissait de son exemplaire personnel de La Petite Fille aux Allumettes de Hans Christian Andersen. Ce jour-là, j'étais assis aux pieds de la Dame à la Licorne, le visage levé vers le livre. « Pourquoi est-il brûlé ? », lui demandai-je.


« C'est mon livre le plus précieux, Thomas, dit-elle. Je vais t'expliquer pourquoi. Quand j'étais toute petite, je vivais dans un autre pays. Il y avait dans ma ville des gens méchants qui avaient peur de la magie des histoires et du pouvoir des livres, parce que les histoires font réfléchir et rêver ; les livres nous amènent à poser des questions. Et ils ne voulaient pas de cela. J'étais avec mon père, nous les regardions brûler une grande pile de livres lorsque, soudain, mon père s'élança et saisit un livre dans le feu. Les soldats le frappèrent à coups de bâtons mais il s'accrocha au livre et ne voulut pas le rendre. C'est ce livre. C'est le livre au monde que je préfère. Thomas, est-ce que veux bien venir t'asseoir sur la licorne et nous le lire ? »

Je n'ai jamais bien su lire à haute voix. J'avais tendance à bégayer sur les consonnes, les longs mots me faisaient peur. Mais maintenant, assis sur la licorne magique, ma voix s'éleva haute et claire. C'était comme de chanter. Les mots dansaient dans les airs et tout le monde écoutait. Ce même jour, j'amenai pour la première fois à la maison un livre de la bibliothèque, les Fables d'Esopé, parce que la Dame à la Licorne nous les avaient lues et que je les adorais. Je les lus à haute voix à ma mère ce soir-là, c'était la première fois que je lui lisais quelque chose, et je vis bien son étonnement. J'adorais étonner ma mère.

Puis, un matin d'été, de bonne heure, la guerre arriva dans notre vallée et ébranla nos vies. Avant ce matin, je ne savais que peu de choses sur la guerre. Je savais que certains hommes étaient partis se battre, mais j'ignorais pourquoi. J'avais vu à la télévision des tanks tirer sur des maisons et des soldats armés de fusils courir entre les arbres, mais ma mère me répétait que c'était loin et que je ne devais pas m'inquiéter.

Je me souviens précisément du moment. J'étais dehors. Ma mère m'avait envoyé ouvrir la cage aux poules et les nourrir, et, levant les yeux, je remarquai un avion qui arrivait en rasant les toits de notre ville. Je l'observai effectuer un cercle et revenir. C'est là que les bombes commencèrent à tomber, d'abord au loin, puis plus près, de plus en plus près. Nous nous étions tous mis à courir, à courir vers les bois. J'étais trop terrifié pour pleurer. Mon père pleurait. Je ne l'avais jamais vu pleurer auparavant, mais c'était autant des larmes de rage que de peur.





Tapis au fond des bois, nous pouvions voir les tanks et les soldats parcourir la ville, au milieu des explosions et des tirs. Après leur départ, quelques heures plus tard, nous ne parvenions plus à voir la ville, tant la fumée était épaisse. Nous attendîmes d'être sûrs qu'ils étaient bien tous partis avant de retourner en courant vers notre maison. Nous avions eu plus de chance que beaucoup d'autres. Notre maison n'avait pas été endommagée. Il apparut vite que le centre de la ville était le plus touché. Tout le monde semblait s'y diriger. Je courus en avant, espérant et priant pour que la bibliothèque n'ait pas été bombardée, pour que la Dame à la Licorne et la licorne soient saines et sauvées.

En arrivant sur la place, je vis de la fumée s'élever du toit de la bibliothèque et des flammes s'échapper des fenêtres du haut. Nous vîmes tous la Dame à la Licorne en même temps. Elle sortait de la bibliothèque en portant la licorne, chancelant sous son poids. Je courus en haut des marches pour l'aider. Elle me sourit et me remercia quand je la soulageai d'une partie du poids. Ses yeux étaient rougis par la fumée. Nous reposâmes la licorne entre nous au bas des marches, et elle s'assit, épuisée, assaillie d'une quinte de toux. Ma mère lui tendit un verre d'eau. Cela dut lui faire du bien car la toux cessa, et elle se releva sur le champ, en s'appuyant sur mon épaule.

« Les livres, haleta-t-elle. Les livres. »

Lorsqu'elle se retourna pour remonter les marches, je la suivis sans réfléchir.

« Non, Thomas, dit-elle. Toi, tu restes là et tu t'occupes de la licorne. » Elle courut en haut des marches jusque dans la bibliothèque pour réapparaître quelques instants plus tard, croulant sous un amas de livres. C'est alors que le sauvetage s'organisa. Soudain, des gens surgirent derrière moi, gravirent les marches de la bibliothèque. Parmi eux, ma mère et mon père.

En quelques instants, tout un système avait été mis en place. Nous, les enfants, nous formions deux chaînes traversant la place depuis la bibliothèque jusqu'au café en face. Les livres que nous sauvions passaient de main en main, pour former des piles sur le sol du café. L'incendie faisait rage, les flammes crépitaient, des volutes de fumée s'élevaient du toit. Aucun camion de pompiers ne vint – nous découvrîmes plus tard que la caserne avait été touchée. Les livres continuaient à sortir. Le feu brûlait toujours et la foule de gens venus aider grossissait, jusqu'à ce que le café fût rempli de livres et que nous dûmes utiliser l'épicerie voisine.

Puis, soudain, il n'y eut plus de livres à passer, et nous nous demandâmes pourquoi. Nous vîmes alors tout le monde sortir de la bibliothèque, et en dernier, la Dame à la Licorne, soutenue par mon père.



Ils descendirent lentement les marches ensemble, le visage sale et noirci. La Dame à la Licorne s'assit lourdement sur la licorne et leva les yeux vers le bâtiment en flammes. Tous les enfants étaient réunis autour d'elle comme s'ils attendaient une histoire.

« Nous avons réussi, les enfants, dit-elle. Nous avons sauvé tout ce qui était possible, n'est-ce pas ? Je suis assise sur la licorne, ainsi tout ce que je dis est vrai, parce que nous pensons que cela peut être vrai. Nous allons rebâtir notre bibliothèque à l'identique. Entre-temps, nous allons nous occuper des livres. Chaque famille peut emporter autant de livres qu'elle veut, à condition d'en prendre soin. Et lorsque, dans un an ou deux, nous aurons notre nouvelle bibliothèque, nous rapporterons nos livres, nous remettrons la licorne à l'intérieur et nous recommencerons à raconter nos histoires. Tout ce qu'il faut maintenant, c'est faire en sorte que cette histoire devienne vraie. »

Et cela se passa ainsi, exactement comme l'avait annoncé la Dame à la Licorne. Comme beaucoup d'autres familles, nous remplîmes une brouette de livres et nous en prîmes grand soin. La bibliothèque fut rebâtie exactement comme l'ancienne, mais maintenant tout le monde l'appelait La Licorne, et nous ramenâmes nos livres, conformément à ce qu'avait dit la Dame à la Licorne dans son histoire.

Le jour de l'ouverture de la bibliothèque, comme j'avais aidé à porter la licorne pour la sortir, je fus invité à la remonter en haut des marches avec la Dame à la Licorne, sous les acclamations et les applaudissements de toute la ville, drapeaux déployés, au son d'une fanfare. Ce fut la journée la plus fière et la plus heureuse de ma vie.

Aujourd'hui, bien des années plus tard, la paix est revenue dans notre vallée. La Dame à la Licorne est toujours la bibliothécaire municipale, elle continue à raconter ses histoires aux enfants après l'école. Quant à moi, je suis devenu écrivain, tisseur d'histoires. Et si parfois je perds le fil de mon histoire, il me suffit d'aller m'asseoir sur la licorne magique, et l'histoire reprend son cours. C'est pourquoi, croyez-moi, je crois aux licornes. J'y crois vraiment.



 **Merci à Walker Books pour cette contribution**

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

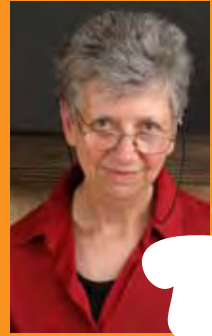
**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Beverley Naidoo

*Née en Afrique du Sud, Beverley Naidoo se lança dans l'écriture en exil, alors qu'elle était enseignante en Angleterre. Son premier livre d'enfants 'Journey to Jo'burg' fut interdit en Afrique du Sud jusqu'en 1991, mais ouvrit les yeux à des milliers de lecteurs de par le monde. Ses personnages de 'Chain of Fire', 'No Turning Back' et 'Out of Bounds' sont confrontés à des défis en situation réelle qu'elle décrit comme « plus dangereux que dans n'importe quelle fiction ».*

*De nombreuses récompenses ont couronné son travail d'écriture, notamment le Carnegie Medal pour 'L'autre visage de la vérité' qui évoque deux enfants réfugiés transférés clandestinement à Londres, que l'on retrouve aussi dans 'Web of Lies'. Son dernier roman 'Burn My Heart' se déroule en Kenya dans les années 1950, et parle d'amitié, de loyauté et de trahison. Elle vient d'écrire des légendes sur les sirènes intitulées 'Call of the Deep'. Après avoir connu la censure pour ses livres dans son pays natal, elle a été enchantée d'être nommée pour représenter l'Afrique du Sud pour le Prix Hans Christian Andersen en 2008. Pour en savoir plus : [www.beverleynaidoo.com](http://www.beverleynaidoo.com)*




## La liberté prisonnière

Par Beverley Naidoo

Vous n'allez pas me croire, la bibliothèque de mon école était toujours fermée ! Je ne me souviens pas y être jamais entrée pour choisir un livre. De plus, lorsque j'ai demandé à notre vice-principale de signer le formulaire m'autorisant à m'inscrire à la bibliothèque municipale de Johannesburg, elle a refusé. J'entends encore sa voix, avec ses inflexions irlandaises...


« Et pourquoi donc veux-tu lire davantage de livre, Beverley ? N'en as-tu pas déjà assez ? »

Je ne comprenais pas pourquoi à cette époque-là, mais après j'ai réalisé que les religieuses qui nous instruisaient considéraient de leur devoir de contrôler nos lectures. En classe, lorsque nous lisions une histoire, un poème, un roman ou une pièce de Shakespeare, on nous expliquait ce que



l'auteur voulait dire. Nos enseignantes nous disaient d'écrire ce qu'ils disaient et de l'apprendre. Pour elles, l'enseignement consistait aussi à nous apprendre quoi penser. J'avais au moins la chance d'avoir quelques livres à la maison, que je pourrais lire pour le plaisir. Je m'y perdais et mon imagination se déchaînait.

C'était il y a longtemps – plus de 50 ans – mais l'idée d'empêcher les jeunes d'accéder aux livres et de contrôler leurs idées me met toujours autant en colère. Voyez-vous, j'ai été élevé dans l'Afrique du Sud de l'apartheid. J'étais une enfant blanche dans une école réservée aux blancs, et aucun de mes enseignants ne m'encourageait à poser des questions, et surtout pas à évoquer le thème du racisme entre nous. C'est un peu comme si nous, les enfants, nous étions des petits ânes avec des œillères, forcés de suivre les instructions d'enseignants et d'adultes qui portaient également des œillères.



Après l'école j'eus la chance de rencontrer des amis à l'université qui m'aident à retirer mes œillères. Je découvris pour la première fois des livres qui m'invitaient à voir le monde autour de moi d'un autre œil. J'ai réalisé que, pour les Noirs, l'Afrique du Sud était comme une vaste prison, j'ai commencé à poser des questions que je n'avais jamais posées auparavant. Ce que je vis, de mes propres yeux, me choqua, mais du moins j'avais entamé mon propre chemin. Cela m'amena à passer huit semaines en prison, en cellule d'isolement, sans aucune charge. Je n'étais encore que du menu fretin dans la résistance contre l'apartheid, mais mon frère et ses amis, qui contestaient le système, furent enfermés pendant des années. Lire des livres et en discuter

était primordial pour eux, car les livres leur permettaient de voyager mentalement hors des murs de la prison. Les livres les aidaient à garder leur esprit libre !

J'ai commencé à écrire alors que vivais en exil en Angleterre avec mes deux enfants. Leur père et moi n'étions pas autorisés à retourner en Afrique du Sud où nous étions nés. Nous étions donc des réfugiés, loin de notre pays natal, et je voulais offrir à mes enfants, et aux autres, un moyen d'imaginer ce qu'était l'apartheid. Si je leur racontais une histoire palpitante, ils voudraient peut-être en savoir plus...

C'est ainsi que naquit mon premier livre pour la jeunesse 'Journey to Jo'burg'. Dès qu'il fut publié, il fut traduit dans beaucoup de langues et voyagea à travers le monde. Je reçus des centaines de lettres de lecteurs qui me livraient leurs réflexions et me posaient des questions. Mais il n'y avait aucune lettre d'Afrique du Sud, car les dirigeants de l'apartheid ont censuré le livre jusqu'à l'année suivant la libération de prison de Nelson Mandela. Si quelqu'un était trouvé en possession du livre, il risquait une amende ou la prison.

Le fait de ne pas avoir de livres ne se rapporte pas toujours au manque d'argent, mais également à ce qui nous importe. Les livres sont 'la nourriture de l'esprit' ! L'une de nos premières libertés est sans aucun doute de pouvoir lire, imaginer, penser et nous poser nos propres questions sur le monde.

Il y a quelques années, j'ai écrit ce poème, né de mes réflexions sur 'Journey to Jo'burg'. Il évoque bien d'autres choses encore, mais c'est à vous de décider.

# Ils ont tenté d'emprisonner la liberté

Ils ont saisi le livre

Arraché son épine dorsale

L'ont jeté au feu

Les pages tourbillonnaient dans la fumée

Ils ont ramassé les pages

Ont fait des ratures sur les lignes

Les ont écrasées dans leurs poings

Enfermant les mots dans leurs articulations

Ils ont déformé les mots

Déchiré les sons

Les engloutissant dans leur silence

Le cœur du livre poussa un cri de révolte

Les pages devinrent des ailes

Les mots des souffles de liberté



'They Tried to Lock up Freedom' © Beverley Naidoo 2004. Mandaté par Barbican Education ; publié dans Journey to Jo'burg, HarperCollins Essential Modern Classics, 2008

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 Écrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables 

[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

Campagne Mondiale pour

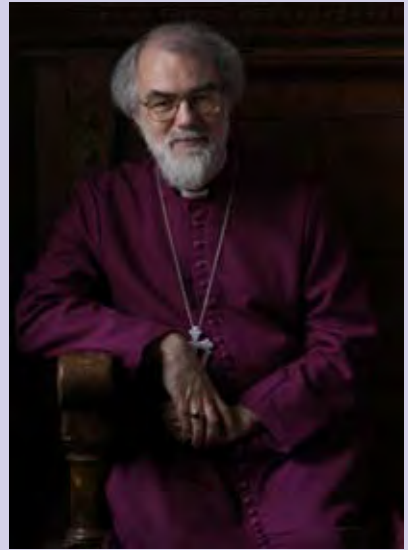
**L'ÉDUCATION**

[www.campaignforeducation.org](http://www.campaignforeducation.org)

# Rowan Williams : Archevêque de Canterbury

*Rowan Douglas Williams est né à Swansea, en Galles du Sud, Royaume-Uni, et a fréquenté la Dynevor School à Swansea et le Christ's College Cambridge où il a étudié la théologie. Il a étudié pour son doctorat au Wadham College Oxford. A partir de 1977, il a passé neuf ans à travailler dans des universités et des paroisses à Cambridge avant de retourner à Oxford.*


*En 1991, le Professeur Williams accepta d'être élu et consacré Evêque de Monmouth avant d'être élu en 1999 Archevêque du Pays de Galles. Le 2 décembre 2002, il fut confirmé au poste de 104ème archevêque de See of Canterbury.*



*Le Dr Williams jouit d'un prestige international pour ses qualités exceptionnelles d'écrivain théologique, de lettré et d'enseignant. Il s'intéresse aussi à la musique, au roman et aux langues. Il a épousé Jane Paul, enseignante de théologie, qu'il a rencontrée alors qu'il vivait et travaillait à Cambridge. Ils ont une fille et un fils.*



# Cours d'arabe dans un camp de réfugiés (Islamabad, 2006)



Une par une, les traces se rejoignent :  
frayant leur chemin dans le sol crevassé,  
les brins verts se courbent, serpentent,  
plongent, s'enroulent et se libèrent de frêles gouttelettes  
de pluie. Il y a neuf mois,  
la terre s'est ouverte, grondant,  
écrasant dans son poing maisons, vies,  
cultures et avenir, ouvrant sa gueule muette  
pour dire Non. Et les brins verts  
obstinément repoussent. Les débris épars  
d'une moisson perdue laissent  
encore percer les précieux fétus  
pour museler la douleur, lier avec des nœuds et des boucles  
le minuscule monde blessé de chaque  
graine de vie, pour répéter non, non,  
vous n'êtes pas abandonnés. La chaîne de mots  
est transmise, venue d'un ciel  
brisé par la voix de Dieu, embrassant et entourant  
chaque brin de vie tenu dans les lignes de la grâce,  
le nouveau monde du texte qui retrace  
nos pertes et nos désirs, pour  
nous aider à retrouver l'humanité  
dans les regards échangés, et entendre  
que le sol crevassé n'est pas tout, après tout,  
lorsque les signes se rejoignent.

**LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

# Nelson Mandela

*Nelson Rolihlahla Mandela est né en 1918 à Mvezo, un village de l'ancien Transkei. A l'issue de sa scolarité, il entre à l'Université pour étudier le Droit. Il rejoint en 1942 le Congrès National Africain (ANC) et se consacre à la lutte contre l'apartheid. En 1952, Mandela sillonne le pays, organisant la résistance non-violente aux lois discriminatoires. La même année, il lance la Campagne de défiance en résistance aux déplacements forcés, puis en 1953, contre l'introduction de l'éducation bantoue, et appelle tous les activistes de la communauté à faire « de chaque foyer, de chaque baraque, de chaque cabane, un centre d'instruction . »*

*Il est exilé à plusieurs reprises, arrêté et inculpé de nombreuses fois, jusqu'à sa condamnation, en 1964, à la prison à vie pour sa lutte acharnée contre l'apartheid et devient l'un des plus célèbres prisonniers politiques de la planète. Libéré après 27 années de prison, Mandela a contribué à accompagner son pays sur la voie d'un processus de transition démocratique. Lauréat du Prix Nobel de la Paix en 1993, il devient l'année suivante le premier Président démocratiquement élu d'Afrique du Sud. Retiré de la vie publique en 1999, il demeure le héros bien-aimé des Sud-Africains.*



**Extraits du discours de Nelson Mandela pour le lancement, en 1997, de la Campagne nationale pour l'Instruction et l'Enseignement**

“

**N**otre pays est bien pourvu en richesses naturelles. Mais notre véritable trésor réside dans notre peuple, et plus particulièrement dans notre jeunesse. Ce sont nos ressources humaines qui nous permettent de tirer bénéfice de tous nos autres biens.

Notre combat contre la pauvreté, le crime et tous les maux de notre société exige d'investir dans le développement de ces ressources humaines...

L'éducation et la formation sont les priorités d'un tel effort. Nous avons l'obligation de permettre à tous de développer pleinement leur potentiel, et de créer les opportunités pour chacun d'apprendre et d'enrichir ses capacités. Nous avons le devoir de mettre en place un environnement propice, de fournir les outils et la logistique nécessaires pour aider le peuple dans ses efforts d'émancipation...

Le potentiel à reconquérir est immense. Des millions d'adultes qui n'ont jamais eu la chance d'apprendre à lire et à écrire ; des centaines de milliers de jeunes écartés de l'école sans aucune aptitude véritable ; nos travailleurs enfin, qui doivent assurer pour notre pays la maîtrise des nouvelles technologies – nous pouvons exploiter toute ces énergies pour construire une vie meilleure, en saisissant chaque opportunité d'apprendre pour notre pays.





Aux enseignants, notre message pour l'occasion est le suivant : que votre mot d'ordre soit 'l'engagement inconditionnel au service de ceux dont l'éducation vous a été confiée'.

Cela suppose, entre autres choses, une ponctualité sans faille ; une préparation rigoureuse de chaque cours ; et de s'attacher à ce que tout le monde ait retenu quelque chose de la leçon. Cela implique de se tenir au courant des évolutions dans vos matières respectives et de travailler en étroite collaboration avec vos collègues et le personnel d'encadrement pour faire en sorte de garantir une éducation de qualité aux écoles de notre pays. Pour résumer, de maintenir les standards éducatifs les plus hauts de sorte que la dignité du métier d'enseignant soit pleinement restaurée. Une énorme responsabilité pèse sur vos épaules. Si vous échouez pour nos enfants, c'est tout le pays qui échouera.

Aux élèves, cette campagne lance un appel pour qu'apprendre soit pour eux une priorité, sinon la seule. Pour vous aussi la ponctualité, la présence en classe et le goût de l'étude sont à l'ordre du jour. La participation active au cours, la curiosité et le désir de s'améliorer, le respect des autres, camarades et professeurs,, la détermination à ne pas prendre de drogues ou introduire des armes dans l'école – toutes choses, parmi beaucoup d'autres, qui forment la base d'une culture de l'éducation...

Aux parents, nous voulons dire aujourd'hui que de s'intéresser à l'éducation de leurs enfants est aussi important pour eux que pour l'enfant lui-même ou son professeur. Vous pouvez contribuer à l'éducation de votre pays en participant aux activités de l'école, en la protégeant des vandales, en soutenant le travail des enseignants et des élèves et en assurant à vos enfants un suivi constant de leur présence en cours et des devoirs à la maison...

Nous ne pouvons plus nous contenter de rester assis à regarder nos écoles devenir des repaires pour le trafic de drogues, la violence et le vandalisme. Nous ne pouvons plus nous contenter de rester assis à regarder quand n'importe lequel de nos enfants est maintenu dans le borbier de l'ignorance et l'absence de qualification... Donnons-nous la main, et faisons ensemble que nos écoles fonctionnent pour le bien de tous.

**Je vous remercie. ”**

**LISEZ CE CI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !**

**✿** *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables*

**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)

## Visitez le site Internet

Des millions de personnes rejoignent la Grande Lecture et il ne se passe pas une journée sans que nous découvriions de nouvelles activités et de nouvelles personnalités qui racontent des histoires remarquables dans le cadre de la campagne. En ligne, vous trouvez des détails sur les derniers événements, ainsi que des photos et des films des manifestations. Il y aura aussi des enregistrements sonores de ces histoires à écouter, et des ressources pour aider les enseignants à utiliser ces matériels en classe.

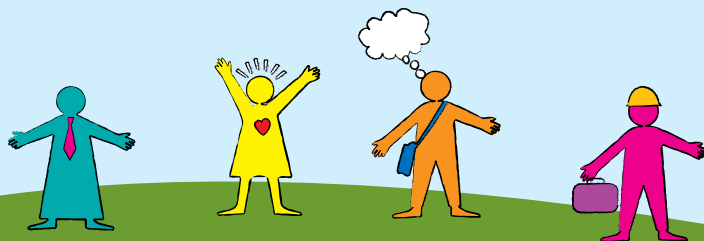
**[www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)**

## La Campagne mondiale pour l'éducation

La Campagne mondiale pour l'éducation est composée d'organisations et de personnes individuelles qui, toutes, considèrent que chacun doit bénéficier d'une éducation publique, gratuite et de bonne qualité.

Mais il reste encore 75 millions d'enfants privés d'école, et 774 millions d'adultes qui ne savent pas lire.

C'est pour cela que, du 20 au 26 avril 2009, la Semaine d'action de la Campagne mondiale pour l'éducation se focalise sur la **Grande Lecture**.



# FORMULAIRE DE VALIDATION : LA GRANDE LECTURE

A COMPLETER SEULEMENT A LA FIN DE LA GRANDE LECTURE. FAITES-LE EN LIGNE SI C'EST PLUS SIMPLE POUR VOUS. Ce formulaire doit être complété par le coordinateur ou la personne chargée de renvoyer la Grande Lecture à la Campagne mondiale pour l'éducation.

**Date de la Grande Lecture :** \_\_\_\_\_

**Lieu de la Grande Lecture :** \_\_\_\_\_

**Pays de la Grande Lecture :** \_\_\_\_\_

**A qui avez-vous envoyé le livre :** \_\_\_\_\_  
(à quels officiels du gouvernement)

**Nombre total de personnes ayant ajouté leur nom :** \_\_\_\_\_

**Nom du coordinateur local :** \_\_\_\_\_

**E-mail de contact :**


(Nous vous tiendrons informés de la progression de la campagne. Si vous ne désirez pas recevoir nos messages, veuillez cocher cette case)

## Comment renvoyer ce formulaire :

- En ligne :** [www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)
- Par la poste :** Campagne mondiale pour l'éducation  
PO Box 521733, Saxonwold, Johannesburg, 2132, Afrique du Sud
- Scan et e-mail :** [bigread@campaignforeducation.org](mailto:bigread@campaignforeducation.org)
- Fax :** +27 11 447 4138

**Si vous connaissez des personnes susceptibles de s'intéresser à la campagne, veuillez indiquer leurs adresses e-mail ici :**


**La  
Grande  
Lecture**



**La  
Grande  
Lecture**



**Campagne mondiale pour l'éducation**

PO Box 521733  
Saxonwold  
Johannesburg  
2132  
Afrique du Sud





# La Grande Lecture



Campagne mondiale pour l'éducation  
PO Box 521733  
Saxonwold  
Johannesburg  
2132  
Afrique du Sud

Ou bien :

- En ligne : [www.campaignforeducation.org/bigread](http://www.campaignforeducation.org/bigread)
- Fax : +27 11 447 4138
- E-mail : [bigread@campaignforeducation.org](mailto:bigread@campaignforeducation.org)

